



<http://www.lexpress.fr/mag/cinema/dossier/entretienecine/dossier.asp?ida=437913&p=2>

L'Express du 27/04/2006

Invitée spéciale

Dolce Giovanna

propos recueillis par Marion Vignal

A 31 ans, Giovanna Mezzogiorno a tout d'une grande. En Italie, elle est déjà une star, mais au profil plutôt discret. Et si elle adore tourner à l'étranger, notamment en France, où elle sera cet automne à l'affiche des *Murs porteurs*, c'est dans son pays natal que sa carrière a décollé avec *L'Ultimo Bacio* (*Juste un baiser*). Entretien avec la nouvelle icône du cinéma transalpin

*Loin de la volupté d'une Monica Bellucci, Giovanna Mezzogiorno évolue tout en délicatesse dans une petite silhouette de danseuse de ballet et derrière la douceur d'un regard bleuté aux troublantes inflexions. Seul trait commun avec sa consœur italienne: son français parfait, hérité de son père, le charismatique Vittorio Mezzogiorno, acteur chez Patrice Chéreau, Jean-Jacques Beineix, Peter Brook... Comme lui, Giovanna mène une carrière européenne auréolée de récompenses. Révélée en 2001 par le film désormais culte *L'Ultimo Bacio*, elle reçut en 2003 le David di Donatello de la meilleure actrice (l'équivalent d'un César) pour son rôle dans *La Fenêtre d'en face*, de Ferzan Ozpetek, et vient de décrocher la coupe Volpi à Venise pour *La Bestia nel Cuore* (*La Bête dans le cœur*), de Cristina Comencini. A l'automne, c'est dans un premier film français qu'on la retrouvera aux côtés de Miou-Miou et de Charles Berling. Car, entre Paris et Rome, l'actrice a décidé de ne pas choisir. Rencontre.*

Vous avez quitté Rome pour Paris à vos débuts, mais c'est en Italie que votre carrière a réellement démarré et que vous enchaînez les tournages. Comment avez-vous vécu ce retour aux sources?

J'avais 19 ans quand mon père est mort. A ce moment-là de ma vie, j'ai eu envie d'être un peu loin de l'Italie, notamment pour ne pas subir les pressions de mon entourage. Je suis entrée dans la troupe de Peter Brook, mais je prenais ça très légèrement. On m'avait tellement répété quand j'étais petite:

«Giovanna, comme tu es belle, tu vas être actrice comme tes parents!» Ça m'a longtemps agacée que les gens voient mon avenir comme une évidence. J'ai mis du temps à l'accepter. Grâce à Peter Brook qui m'a donné le rôle d'Ophélie dans la pièce *Qui est là?* [NDLR: une adaptation du *Hamlet*, de Shakespeare], j'ai vraiment compris que c'était ce que je voulais faire et que ça marchait. Je suis donc restée à Paris deux ans de plus pour essayer de me lancer. Sans succès. Je suis revenue à 23 ans à Rome, ma ville natale, mais qui m'était presque inconnue, car je n'y avais habité que jusqu'à l'âge de 9 ans. Quand je suis revenue, je n'ai donc éprouvé aucun sentiment d'appartenance. Et j'ai découvert une ville très italienne.

C'est-à-dire?

Une ville italienne, cela signifie une ville belle, belle, très belle, où la vie est très agréable, mais où l'ambiance n'est pas très stimulante. J'ai habité Rome pendant très longtemps, car mes années à Paris entre 19 et 23 ans avaient été terriblement excitantes. Le passage d'une ville à l'autre a été très dur à vivre. Rome est une ville musée, magnifique, mais morte. Il ne s'y passe rien. Elle n'est pas du tout européenne comme Milan. Pourquoi ne possède-t-elle pas d'envergure internationale alors qu'elle est l'une des villes les plus connues du monde? Parce qu'elle est liée à deux choses qui, selon moi, l'empêchera toujours de voler: la politique et le Vatican.

La situation n'est-elle pas justement en train d'évoluer, notamment sur le plan culturel grâce au renouveau du cinéma italien?

Effectivement, pour le cinéma, c'est sur la bonne voie. Même si c'est toujours difficile et que les choses évoluent très lentement. On dit qu'en Italie il n'y a plus de créativité. C'est vrai que nous n'avons plus d'artistes comme Pasolini qui savait raconter la vraie vie avec un grand cinéma, à la fois très politique et très artistique. Mais de nouveaux auteurs émergent. Le gros problème du cinéma italien reste le financement. Le gouvernement Berlusconi a procédé à d'énormes coupes budgétaires pour le cinéma et le spectacle. Presque personne n'arrive à financer les films. Beaucoup d'acteurs et de techniciens sont à la maison parce qu'il n'y a pas de boulot. Avec un groupe d'amis, acteurs et metteurs en scène, nous avons créé les Producteurs associés, une

société qui nous permet de tourner un film sans budget de départ. Toute l'équipe - techniciens, acteurs, réalisateur - accepte de travailler gratuitement en attendant de toucher une participation quand le film sera vendu, si toutefois il y parvient. Ce fut le cas d'*Ad Project*, d'Eros Puglielli, sorti en DVD en 2005. C'est le seul moyen que nous ayons trouvé pour réussir à créer et faire acte de résistance.

La victoire de la gauche aux dernières élections n'ouvre-t-elle pas une nouvelle page?

Les choses peuvent changer, mais la gauche italienne reste très divisée. J'ai peur qu'une fois au pouvoir le gouvernement dise: «On a hérité d'un pays tellement en ruines qu'on n'a rien pu faire!» Ce serait un drame. Les gens n'ont déjà plus d'espoir. Gauche ou droite, pour eux, c'est pareil. Le problème vient de loin: nous avons connu Mussolini, puis cinquante ans de démocratie chrétienne ultraconservatrice et dernièrement Silvio Berlusconi. Quel lourd héritage! J'ai l'impression que notre peuple a toujours eu besoin d'un chef, d'un homme qui le tient dans ses mains, comme un père qui empêcherait à ses enfants de grandir. Les Italiens ont une opinion, mais ils n'ont pas la capacité de réaction. En France, on ose résister.

Est-ce pour cette raison, selon vous, qu'autant de créateurs de mode et d'acteurs italiens choisissent aujourd'hui de faire carrière à l'étranger?

En Italie, il existe une avant-garde, mais elle a du mal à s'exprimer. Peu de gens ont la force de s'organiser pour que les choses changent vraiment. Beaucoup d'artistes italiens sentent que, ici, leur avenir est incertain. Et pourtant, même si j'adore tourner à l'étranger, notamment en France, je suis heureuse de continuer à jouer dans mon pays. Je reçois ici une affection de la part du public que je ne trouve pas ailleurs.

Avec le succès de *L'Ultimo Bacio*, vous êtes subitement devenue l'icône d'une génération, celle des trentenaires, comment avez-vous vécu ce phénomène?

Cela fait onze ans que je travaille. Avec mon nom, j'aurais pu avoir un succès plus facile, plus immédiat. La reconnaissance est venue lentement, au fil de

mes expériences et de mes choix. J'ai beaucoup travaillé pour que cela arrive. Mais, avant *L'Ultimo Bacio*, aucun film n'avait changé ma vie. Le succès de ce film, qui était très choral, nous a tous surpris. Aucun de nous n'était préparé. A commencer par Gabriele Muccino, le réalisateur, qui est depuis devenu une grande star. Je l'ai croisé à la dernière cérémonie des Oscars, à Los Angeles, il vient de tourner un film avec Will Smith dans le premier rôle! En Italie, cette histoire de trentenaires qui ont du mal à s'engager est désormais classée parmi les films cultes. C'est même devenu un sujet de conversation sur les plateaux de télé, à la radio. Est-ce qu'on est ensemble parce qu'on s'aime ou parce que la tradition nous y oblige? La question peut paraître naïve, mais, en Italie, ce fut un choc. Au pays du Vatican, la famille n'est jamais remise en question. Elle est le centre de tout, le point d'ancrage de notre culture. Pour la première fois, des jeunes osaient aborder cette question sans tabou.

Les cultures française et italienne vous semblent-elles proches?

Pas du tout, c'est même étonnant de voir à quel point elles sont séparées. C'est comme si la France et l'Italie étaient dans deux hémisphères différents. Je suis d'ailleurs très frappée par l'indifférence réciproque. La France regarde l'Italie comme un pays où l'on mange bien, où l'on vit bien, où il y a le soleil, mais qui reste très inférieur. Et ici, en revanche, la France n'est pas du tout prise en considération sur plein de points, pour le cinéma par exemple. On connaît plus ici les acteurs anglais que français.

Qu'est-ce qui vous manque le plus quand vous êtes à Paris et, inversement, quand vous êtes à Rome?

Quand je suis à Rome, les salles de cinéma d'art et d'essai me manquent. A Paris, je vois beaucoup de films, de spectacles, je profite à fond parce que je sais que je ne verrais peut-être jamais ça ailleurs. Rome, en revanche, est une ville où j'aime revenir. Quand je suis ici, je me laisse vivre, je vois mes amis, je me promène...

La dolce vita en somme...

Oui, mais on ne peut pas vivre que de ça. En tout cas, moi, j'ai besoin des deux pour atteindre l'équilibre parfait. Là-bas, pour m'évader et ici, pour me retrouver.